

# LA FUREUR D'ÉCRIRE

Dans les années 1960, ses livres étaient brûlés par le prêtre de son village irlandais. Aujourd'hui, Edna O'Brien est l'une des romancières les plus admirées du monde des lettres. L'écrivain **MARC WEITZMANN** retrace le parcours de cette scandaleuse indocile.

**S**a maison se trouve dans une rue calme et cossue de Chelsea, à Londres. On y pénètre par un passage sombre. L'entrée étroite donne sur un escalier par lequel Edna O'Brien vous conduit jusqu'à une pièce saturée de livres où attend une bouteille de vin blanc. Dans un coin, une petite table de travail. Deux divans se font face; elle s'assied sur l'un d'eux, 85 ans mais la chevelure flamboyante, le regard gris-vert saisissant, le port ferme et, dans son allure, la majesté brute d'une reine irlandaise tempérée par le climat de Londres.

Elle était présente en 2013 au musée de la ville de Newark, dans le New Jersey, pour les 80 ans de l'écrivain Philip Roth : quatre orateurs, parmi lesquels Alain Finkielkraut et le romancier américain Jonathan Lethem, s'étaient relayés devant un parterre de

deux cents personnes quand Edna O'Brien, la dernière à parler avant Roth lui-même, est entrée sur scène. Ce qu'elle dit n'avait rien de littéraire : c'était aussi éloigné de l'humour mondain un peu codifié de Lethem que de l'académisme tragique de Finkielkraut. Vif, drôle, ce fut un éloge porté par vingt-cinq ans d'amitié mais qui ne faisait pas l'impasse sur les parts d'ombre. Une phrase de sa conclusion m'est restée. « Il siège à la toute première table de l'establishment littéraire mais il n'en est pas : trop sauvage, trop esthétiquement raffiné et trop franc. » Elle parlait de Roth mais elle aurait aussi bien pu parler d'elle. Conquête de haute main sur son milieu, sa liberté de ton lui valut, dès ses débuts, le succès et l'anathème.

La France a tardé à découvrir Edna O'Brien, dont l'œuvre – seize romans, cinq recueils de nouvelles, des Mémoires et une poignée d'essais – n'a commencé à être traduite qu'à la fin des années 1990. Certains livres empruntent au thriller politique (*La Maison du splendide isolement*, sur les relations ambivalentes entre un terroriste de l'IRA en fuite et la vieille femme chez qui il a trouvé refuge) ou dénoncent les préjugés (*Tu ne tueras point*, l'histoire d'une jeune fille de 13 ans mise enceinte par son père qui doit affronter la perspective d'un avortement illégal et la morale catholique de son village). La plupart ont l'Irlande pour terreau, tous sont écrits avec le même mélange de lyrisme et de brutalité sauvage, « a-romantique », un style immédiatement reconnaissable qui fait d'Edna O'Brien, selon les mots de Roth, « la plus talentueuse romancière contemporaine de langue anglaise ». Ses livres parlent de l'archaïsme des pères, de la résignation des mères, de la rébellion des filles; de l'amour, de la haine et de la terreur qui unissent hommes et femmes. Du prix que →

**L'IRRÉGULIÈRE**  
Edna O'Brien  
photographiée  
chez elle,  
à Londres,  
en juillet 2016,  
pour *Vanity Fair*.



## UNE CHAMBRE À SOI

« Je crois que tout écrivain qui renonce au bain d'émotions dans lequel il a évolué depuis ses premiers attachements est perdu. »





→ l'on doit payer – les femmes surtout – pour être libre. Autant de thèmes qui ont pu paraître dépassés mais qui résonnent curieusement en ces temps de régression. « Voyez-vous, dit Edna O'Brien, la voix douce et rocailleuse, les gens confondent souffrance et masochisme. Plusieurs critiques m'ont accusée de masochisme à cause de mes livres. Mais je suis quelqu'un d'assez fort et j'écris sur des personnages forts. Mes héroïnes vivent des épreuves, c'est certain, mais elles y trouvent leur voie. Elles ne renoncent pas. »

Fidelma, l'héroïne de son nouveau livre *Les Petites Chaises rouges*, s'inscrit dans cette lignée de femmes dont une tragédie va révéler la puissance insoupçonnée. Par son ambition, par l'intérêt constant qu'il porte à notre époque, ce récit est stupéfiant, d'une totale originalité, un extraordinaire roman de compassion et de violence sur le monde en train de se défaire qui est le nôtre.

« *La violence résonne en moi  
de façon particulière.*

*Elle réveille*

**UNE TERREUR  
INTÉRIEURE. »**

EDNA O'BRIEN

Il est né d'une apparition : celle du criminel de guerre serbe Rodovan Karadzic sur CNN lors de son arrestation en 2008, voyageant incognito dans un autobus en partance pour la Mer noire. « C'était la métamorphose la plus remarquable que j'ai jamais vue, dit O'Brien. Les images le montraient vêtu d'une robe noire, avec une queue-de-cheval, une barbe blanche, un cristal de guérisseur. Méconnaissable. Un saint. Il n'avait plus rien du bouffon massacreur en costume militaire qui avait assassiné et fait tuer des milliers de gens dans les années 1990. Pour moi, ça a été le déclic. Après des années passées à écrire sur les relations entre hommes et femmes, sur l'amour, je cherchais depuis quelque temps à témoigner, par la fiction, de certaines des horreurs qui nous entourent, des conséquences de la barbarie et de notre impuissance face à elle comme être humains, comme écrivains, comme citoyens. Quand je suis tombée sur ces images fascinantes de Karadzic, j'ai su que j'avais un point de départ. »

Le roman s'ouvre dans une atmosphère de conte – un crépuscule, une forêt, la brume, un petit village d'Irlande où surgit le guérisseur en fuite. Karadzic, rebaptisé Vladimir Dragan, devient le gourou des habitants et séduit la naïve et mal mariée Fidelma. L'idylle s'achève avec l'arrestation de Dragan pour génocide à l'instant même où Fidelma se découvre enceinte. De fable lyrique, le roman devient réaliste, révélant, dans un épisode d'une rare violence, son véritable sujet : le destin d'une femme ordinaire prise dans les filets de l'histoire. Chassée de son village pour adultère, exilée à Londres dans le monde souterrain des réfugiés, survivant de petits boulots, hantée par la haine, la terreur et la honte, jusqu'au →

→ jour où elle se rend au tribunal de La Haye pour le procès de son ex-amant. Ce n'est pas la première fois qu'Edna O'Brien parle de violence. *Décembre fous*, *Les Victimes de la paix* ou *Dans la forêt* exploraient déjà ce territoire. « La violence, y compris la violence politique, résonne en moi de façon particulière. Elle réveille une terreur intérieure qui me vient de loin, de ma constitution psychique et de certaines de mes expériences d'enfant. »

Dans l'enfance, le premier visage de la terreur était celui du père. Paysan, joueur, alcoolique et violent, menaçant la famille revolver au poing lorsqu'il était ivre, ainsi qu'elle le raconte dans *Fille de la campagne*, ses Mémoires parus en 2010. Les liens avec sa mère – une femme déclassée partie tenter sa chance aux États-Unis avant de rentrer, vaincue, fonder une famille en Irlande –, étaient plus complices, plus intimes, mais aussi plus ambivalents : « Elle avait un talent naturel pour écrire mais, comme tant d'Irlandais de l'époque, elle se méfiait des livres », dit Edna O'Brien. Sur les esprits régnait alors l'ombre de l'archevêque McQuaid, autre visage de la terreur, un homme « aux pouvoirs primordiaux, avec un vaste réseau d'espions et de nombreuses solidarités religieuses ». Il avait obtenu l'interdiction des tampons hygiéniques. Sa « campagne de modestie » le faisait circuler le soir à la recherche du moindre signe de mécréance. Il voulait sauver l'Irlande de la modernité mais s'était fait livrer un télescope afin de surveiller au loin les couples et les jeunes hommes sur la plage de Killiney (étonnamment proche des salafistes d'aujourd'hui : les églises changent, les hommes, non). Ses cibles étaient, en plus du communisme, le cinéma et la littérature.

### Interdits pour obscénité

**L**'« épitaphe » qu'Edna O'Brien écrit sur ses parents dans sa jeunesse et qu'elle reproduit avec consternation dans ses Mémoires, donne une idée de son état d'esprit de l'époque et de l'univers étouffant et noir dans lequel elle se mouvait alors : « Vais-je leur écrire que je les hais ? (...) Lui qui m'a assassinée dans mes inclinations les plus intimes, au point que je marchais le dos voûté, ne pensais pas sans frémir (...), elle qui n'a cessé de m'asticoter avec une aiguille d'emballage en guise de cœur et une grosse balle de ficelle pour toute volonté, et chaque

*Elle passe une*

## **NUIT CHASTE**

*avec Marlon Brando,  
entretient une liaison  
avec Robert Mitchum.*

fois que je partais au loin elle me rappelait vite, vite, dans le monde de la bouillie et des entrailles en folie, les chambres froides et obscures qui empestaient la boisson et le vomit [et] attendaient la commission du prochain péché abominable. »



En 1952, sur un coup de tête, elle avait épousé Ernest Gébler, écrivain, en partie juif, athée, que pour toutes ces raisons ses parents détestaient. Il lui donna deux fils et la jalouisa sitôt qu'elle commença à écrire. Ce mariage reste aujourd'hui encore sa seule expérience conjugale. (« Quand donc les hommes et les femmes apprendront-ils à rester seuls ? » fera-t-elle dire à l'une de ses héroïnes.)

Le couple avait emménagé à Londres en 1958. Deux ans après, le premier livre d'Edna O'Brien, *Les Filles de la campagne*, qui traite de la sexualité féminine, est un succès immédiat. Il est interdit en Irlande pour obscénité, de même que les six romans suivants. Depuis son village natal de Tuamgraney, où l'on dit que le curé de la paroisse s'est procuré trois exemplaires dans le seul but de les brûler en public, sa mère lui écrit pour lui faire part de sa honte – des années plus tard, après sa mort, Edna retrouvera le livre caché dans un traversin barbouillé de remarques blessantes.

En 1965, au tribunal de Londres, des extraits d'un autre de ses romans, *Le Joli Mois d'août*, sont lus à l'audience de son divorce afin de prouver la démence et la perversion de l'auteur, sa furie destructrice contre l'institution du mariage et son incapacité à élever ses enfants (un avis que le juge eut la bonne idée de ne pas suivre). Pendant ce temps, Edna O'Brien reçoit régulièrement chez elle Marianne Faithfull, Roger Vadim et Jane Fonda ; Paul McCartney improvise des comptines dans la chambre des enfants et Richard Burton déclame Shakespeare dans sa cuisine. Elle passe une nuit chaste avec Marlon Brando, entretient une liaison avec Robert Mitchum : le *Swinging London* bat son plein et rien ne saurait être plus différent du monde de procès et d'anathèmes dans lequel elle vit. Mais précisément, Edna O'Brien tire profit de cette tension



## SWINGING LONDON

(1) Roger Vadim et Jane Fonda, (2) Paul McCartney et (3) Marianne Faithfull fréquentaient régulièrement la romancière.

dans son œuvre. Elle ne refuse pas le conflit, bien au contraire. *Le Joli Mois d'août* met en scène une femme poussée par le désir de vivre à désert le foyer conjugal pour la Côte d'Azur et ses parties fines et qui, après une nuit débridée, apprend la mort accidentelle de son fils. Elle rentre un mois plus tard affligée d'une infection sexuelle mineure, sans mari, sans enfant, conspuée par les voisins mais libre, « ni heureuse ni malheureuse ». « Je crois que

tout écrivain qui renonce au bain d'émotions dans lequel il a évolué depuis ses premiers attachements est perdu, dit Edna O'Brien aujourd'hui. Ce mélange conflictuel d'amour, de ressentiment, de

peur et de haine qui le constitue est son cauchemar et sa chance. Évidemment c'est très dur. Cela demande d'être totalement isolé, totalement iconoclaste et totalement déterminé. »

## Rage et culpabilité

**E**n 1972, le splendide *Nuit* est le premier livre qu'elle écrivit après une prise de LSD avec le docteur Ronald Laing, expérience dont elle dit qu'elle modifia son écriture, transformant sa « furie » en quelque chose de plus ample. Laing était alors au sommet de sa gloire. En 1960, son premier livre, *Le Moi divisé*, avait fondé les bases de ce que l'on appelait l'antipsychiatrie. La version française de son second ouvrage, *Raison et Violence*, a bénéficié d'une préface de Sartre. Deleuze et Guattari se sont même inspirés de lui pour écrire leur *Anti-Oedipe*. « À l'époque, je lisais Timothy Leary [apôtre du LSD] et tous les cow-boys de l'expansion de la conscience, raconte drôlement Edna O'Brien aujourd'hui. Qui ne voudrait étendre sa conscience, n'est-ce pas ? Par ailleurs, j'étais plus ou moins amoureuse du docteur Laing, en traitement avec lui depuis six mois. Disons qu'il y avait une raison subjective à ma demande qu'il me fournisse du LSD, en plus de la raison artistique. Il est arrivé chez moi un matin de mai 1970 et m'a fait boire sa potion. Sauf que contrairement à ce que j'espérais peut-être, ça ne nous a pas du tout rapprochés parce qu'il s'est changé en rat une minute après. J'ai tendu la main vers lui et je l'ai vu assis dans son costume avec la forme d'un rat. Ça a été mon entrée dans ma zone Jérôme Bosch, pour ainsi dire. »

La séance semble avoir été un cauchemar – O'Brien dit que, comme sur le point d'accoucher, elle perdit les eaux devant Laing, lequel agitait face à elle un miroir lui montrant son visage empourpré par la drogue, les yeux fous ; sur quoi, au bout de cinq heures, Laing l'abandonna à son sort, la laissant revivre seconde par seconde, affirme-t-elle, sa propre naissance. « Cela

m'a permis d'aller plus loin, de creuser plus avant, dit-elle, lentement, d'une voix qui est presque un murmure, comme chaque fois qu'elle réfléchit. L'expérience a amplifié des tendances qui étaient déjà en moi – des tendances à la terreur, à l'extase. La poétesse Emily Dickinson dit que l'esprit d'un être a plusieurs chambres. Eh bien le LSD m'a fait entrer dans la chambre la plus démente de mon esprit. »

Elle y resta un certain temps. Six mois plus tard, lors de sa première sortie au théâtre, elle voyait encore des épées surgissant du plafond lui pénétrer le crâne. À Paris, où elle était venue se reposer, les hallucinations reprurent dans sa chambre d'hôtel au point que la direction de l'établissement, affolée, dut la mettre au lit. Marguerite Duras la découvrit prostrée sous les couvertures, guettant les petits êtres qui, croyait-elle, arpentaient les lieux en marmonnant. Paniquée elle aussi, Duras se précipita à la pharmacie pour en ramener du tilleul qui se révéla, bien sûr, inefficace. Le metteur en scène Peter Brook, venu pour une séance de travail autour d'un projet de scénario qui ne vit jamais le jour, repartit perplexe. Le plus flegmatique, pour ne pas dire le plus rationnel de ce petit groupe, semble bien avoir été son compatriote et ami Samuel Beckett. Une fois dans la chambre, celui-ci s'assit sur une chaise en silence et demanda à Edna O'Brien ce qui n'allait pas. L'écoutant lui décrire ses visions mais aussi les visites de Brook et Duras, il eut ce merveilleux commentaire : « Ah, ça pourrait être ça. »

O'Brien raconte dans ses Mémoires que la conversation tourna autour de la notion d'appartenance. Après une ultime visite à Dublin en 1964, Beckett s'était juré de ne plus remettre les pieds en Irlande. Elle lui parla de sa propre tombe sur une île isolée du Shannon pleine d'églises et d'oiseaux sauvages. Il lui demanda si elle ne craignait pas de s'exposer ainsi à une dose de « dégoût perpétuel ». Elle lui rappela ce qu'il avait un jour écrit, en préface d'un livre de peintures de l'artiste irlandais Jack Yeats : « L'artiste qui joue son être n'est de nulle part et n'a pas de parents. »

Que peut-elle penser de cette phrase, elle dont l'œuvre résonne si obstinément de l'écho des *murder ballads* irlandaises, elle qui ne peut concevoir d'écrire sans l'Irlande mais ne peut rien écrire en Irlande, qui s'est construite dans le rejet de sa famille mais dont la famille hante presque tous les livres ? « De mon ascendance, répond-elle, j'ai hérité trois qualités : le talent, car ma mère savait écrire, le désespoir et une furie permanente. Elles ont contribué à faire de moi un écrivain même si, ironiquement, j'ai le sentiment qu'elles m'ont étranglée. C'est un parfait exemple de division intérieure. Ma mémoire nourrit ce que j'écris parce que ce que j'écris est sous-tendu par la rage et la culpabilité. »

À ces qualités, elle pourrait ajouter la robustesse et la détermination. Il se dégage d'elle une telle force que l'on n'est pas surpris d'apprendre que, pour écrire son nouveau livre, Edna O'Brien s'est rendue à La Haye, à 84 ans, pour y suivre le procès de Karadzic. Elle a interviewé plusieurs survivants du siège de Sarajevo et, à Londres, des réfugiés d'Afrique, d'Europe et du Moyen-Orient, « des gens dont l'un des seuls points communs était de ne pouvoir rentrer chez eux. L'autre, c'est qu'ils sont comme des fantômes. Ils travaillent la nuit, ils n'appartiennent pas à la lumière du jour. »

Qui mieux qu'Edna O'Brien pouvait saisir, comme elle le fait dans *Les Petites Chaises rouges*, l'univers des réfugiés dans ce monde qui est le nôtre, où la religion, le fanatisme et l'exil reviennent en force ? « Vous ne croiriez pas le nombre de mots qui existent pour dire *home* et la musique sauvage qu'on peut leur arracher », écrit-elle. □

*Les Petites Chaises rouges* d'Edna O'Brien, traduit de l'anglais (Irlande) par Aude de Saint-Loup et Pierre-Emmanuel Dauzat, éd. Sabine Wespieser.